

2018/46

**Études  
Littéraires  
Africaines**

---

**Qui a peur de  
la littérature wolof ?**



LE QUELLEC COTTIER (CHRISTINE), WYSS (IRENA), DIR., *VOIR ET LIRE L'AFRIQUE CONTEMPORAINE: REPENSER LES IDENTITÉS ET LES APPARTENANCES CULTURELLES*, [N° SP. DE] *ÉTUDES DE LETTRES*, (FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE), N°3-4, 2017, 256 P. – ISBN 978-2-940331-66-6.

Cette livraison de la revue *de Lausanne* est la première, et à ce jour l'unique, si l'on en croit l'index général de la revue depuis 1929, à prendre l'Afrique pour objet. Pour autant, l'approche, se voulant « transversale » (p. 9), est résolument décloisonnée, grâce à l'interdisciplinarité qui fait dialoguer la littérature et les arts visuels avec l'anthropologie ; grâce aussi à la présence, aux côtés des travaux critiques, de créateurs grâce à l'insertion d'un cahier photographique en couleurs et à deux entretiens (avec la photographe Flurina Rothenberger et avec Noo Saro-Wiwa, écrivaine et *travel-writer*) ; enfin, grâce à la prise en compte résolue de la déconstruction des appartenances identitaires, tant par les œuvres que dans les discours philosophiques et critiques tenus, depuis le tournant du siècle, sur une Afrique contemporaine non pas ou non plus « inventée », au sens où l'entend V.Y. Mudimbe, mais bel et bien intensément connectée aux circulations mondiales et « [existant] réellement » (p. 8), selon la formule empruntée par les coordinatrices à Christiane Albert. Le sommaire du volume fait ainsi tourner le kaléidoscope des « regards littéraires » aux « regards cinématographiques » en passant par les « regards d'expériences » (comportant deux articles en anglais) de voyageuses d'Afrique / en Afrique, avant de se conclure sur un panoramique de Christine Le Quellec Cottier. Celle-ci se propose de redisposer l'histoire littéraire à partir d'un changement des critères de classification, qui reposeraient non plus sur le modèle français et l'origine des auteurs, mais sur l'exploitation de la scène énonciative élaborée dans les fictions.

La première section littéraire du volume présente des lectures actuelles ou actualisantes d'œuvres relevant soit de la poésie et de l'essai (Sylvie Kandé, Léopold Sédar Senghor), soit de la fiction romanesque dans des réalisations au demeurant variées (Yambo Ouologuem, Abdoulaye Mamani, In-Koli Jean Bofane, Fatou Diome, Alain Mabanckou). Dominique Combe investigate tout d'abord les avatars du motif structurant du métissage dans les trois recueils poétiques de S. Kandé, en offrant une belle analyse des tissages suspendus entre la « chanson de geste » qu'est *La Quête infinie de l'autre rive* (2011) et le récent *Gestuaire* (2016), « épopée intime du quotidien, en mode mineur » (p. 29). Elara Bertho et Ninon Chavoz consacrent leur étude à des textes doublement margi-

nalisés par l'édition d'abord, la critique littéraire ensuite, à savoir des récits érotiques de Y. Ouologuem (*Les Mille et une bibles du sexe*, réédité en 2014 par les éditions Vents d'ailleurs) et A. Mamani (*Les Divagations d'un nègre hippy et Shit*, édités en un seul volume chez L'Harmattan en octobre 2017). En effet, « cet envers de la littérature du continent, non exploité et tombé dans l'oubli, constitue un "rivet" manquant de la mémoire et de la culture littéraires africaines » (p. 36). La définition de « l'érotisme noir » comme « écriture engagée » (p. 46) à laquelle parvient l'analyse dégage le potentiel critique d'une écriture s'affrontant aux sortilèges paralysants des « éblouissements » qu'a fortement mis en évidence l'anthropologue Joseph Tonda (p. 51). L'article d'Isabelle Chariatte aborde quant à lui les romans d'In-Koli Jean Bofane en tant qu'ils sont représentatifs d'un « engagement » (p. 58) et d'un « besoin de témoignage » (*ibid.*) auxquels les *postcolonial studies* ont fourni leur point de départ, permettant de « repositionn[er] le continent noir dans l'Histoire et l'actualité mondiales » (*ibid.*). La figure de l'autodétermination (politique, individuelle et poétique) est le fil rouge qui rend visible la prétention du roman à « [faire] naître de nouvelles perspectives sur l'humain et le monde » (p. 79). Irina Wyss combine pour sa part métissage et mémoire dans sa lecture conjointe de *Kétala* et *Mémoires de porc-épic* (2006), deux romans que rapproche l'usage de la prosopée : l'intertextualité à laquelle F. Diome et A. Mabanckou ont chacun recours permettrait d'incorporer les traditions « occidentale » et « africaine », cette dernière « marquée par l'oralité et [le] rôle important joué [par] le surnaturel » (p. 85). La dimension parodique des œuvres n'est cependant pas méconnue, intégrée qu'elle est à un « usage intensif de la mémoire culturelle » (p. 97).

L'article de Boniface Mongo Mboussa s'attache quant à lui à une « relecture dynamique » (p. 101) de la pensée et de la poétique senghoriennes en ce moment-charnière que constituent les années d'après-guerre, et au rebours des « malentendus » et « élisions » (p. 110) auxquels a donné lieu l'œuvre de Senghor auprès des intellectuels africains des générations suivant les Indépendances. Il revisite en particulier la contribution de Senghor au débat initié par Aragon à propos de la « poésie nationale » (p. 105 *sq.*) et l'opposition décriée de « l'émotion » et de la « raison », auxquelles sont substituées « raison intuitive » et « raison raisonnante » (p. 108).

Les négociations avec la mémoire et le *trauma* sont également au cœur des analyses d'Anaïs Clerc-Bedouet et Bi Kacou Parfait Diandué, portant respectivement sur le travail documentaire du cinéaste nigérian Ola Balogun et sur les figures postcoloniales du

religieux dans *Au nom du Christ* (1993), du réalisateur ivoirien Roger Gnoan M'Bala, tandis que Benoît Turquety étudie les conditions d'émergence et de diffusion des fictions vidéographiques nigérianes au début des années 1990.

Enfin, la recherche de Christine Le Quellec Cottier s'attache à dégager la critique de l'aporie qui la guette, entre constitution d'un ensemble cohérent, affranchi cependant de la « forte préoccupation culturaliste » qui l'a fondé (Garnier, 2007), et prise en compte d'une dimension transnationale d'ailleurs bien antérieure au *global turn*, et préexistant aux tentatives d'histoires littéraires nationales qui se développent dans les années 1980. La proposition consiste alors à « sérier les textes en fonction des types de voix qui mettent en scène une ou des Afriques, concrète ou diffractée, des voix qui perçoivent le monde depuis un imaginaire ou une expérience donnés pour africains » (p. 241). Vaste recomposition, on le voit, entraînant une véritable « révolution » (p. 240) dans un double affranchissement de la chronologie et de la référence auctoriale, cette dernière notamment impliquant une déliaison du marquage identitaire. Une recomposition à même, selon l'autrice, depuis une typologie de l'*ethos* (cosmopolite, mémoriel, etc.) en jeu dans chaque œuvre, de « dépasser les polarités qui conditionnent encore nos références critiques » (p. 250). Certes, il ne manque sans doute pas d'objections à un propos aussi radical qu'ambitieux. Mais l'on ne saurait méconnaître la stimulante et salutaire invitation à se départir ainsi de l'*ethos* catégorisant qui obnubile encore tant de lectures.

■ Catherine MAZAURIC